

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Coelina ou L'enfant du mystère [Document électronique] : drame en 3 actes,
en prose et à grand spectacle, [Paris, Ambigu-comique, 15 fructidor an VIII] /
par R.-C. Guilbert-Pixérécourt

ACTE 1ER SCENE 1ERE

p3

*Le théâtre représente une salle basse de la maison
de Dufour, donnant sur le jardin. Une porte de
fond : deux portes latérales : une table, des
sièges. à gauche du devant, un grand fauteuil
à bras. Il est sept heures du soir ; il y a deux
flambeaux allumés sur la table.*

Coelina, Tiennette.

*Tiennette traverse rapidement la salle, Coelina
entre par la porte du fond et l'arrête.*

Coelina.

Où cours-tu donc si vite, ma bonne Tiennette ? Tu
parais bien pressée.

Tiennette.

Dieu merci, quoique la besogne ne manque point dans
cette maison, il vient de m'en arriver un surcroît
dont je me serais bien passée.

Coelina.

Qu'est-ce donc ?

Tiennette.

Ne faut-il pas préparer un appartement pour
M Truguelin et son fils ?

Coelina.

Est-il possible ! Mon oncle et mon cousin reviennent
ici ?

Tiennette.

On les attend ce soir ou demain.

p4

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Coelina.

J' en suis bien fâchée !

Tiennette.

à dire vrai, je ne suis pas plus contente que vous.
Ils me déplaisent à moi, ces Truguelin, je les crois jaloux, faux et méchants. Quelle différence entre cet oncle là, et ce bon M Dufour, votre oncle paternel !

Coelina.

Et entre mes deux cousins ! Je crois qu' elle est encore plus grande, car je déteste l' un, bien sincèrement, tandis...

Tiennette, *souriant*.

que vous aimez l' autre, plus sincèrement encore : n' est-ce pas ?

Coelina.

Tu sais s' il le mérite, ma bonne Tiennette.

Tiennette.

E n' est pas parce que je l' ai vu naître, ce cher Stéphan y ; mais c' est bien le meilleur enfant que je connaisse, et je suis sûre qu' il rendra sa femme heureuse.

Coelina, *vivement et avec naïveté*.

n' est-ce pas ! Je l' ai toujours pensé comme toi.

Tiennette.

Oui dà ! Vous pensez donc à cela quelquefois ? ... il n' est pas encore tems, mademoiselle, vous êtes trop jeune... ce n' est pas à votre âge qu' on doit... ce n' est pas l' embarras, je crois que, si M Dufour n' était pas votre tuteur, il ne serait point éloigné de vous marier au petit cousin.

Coelina, *vivement*.

tu crois, Tiennette ?

Tiennette.

J' en suis sûre. Vous entendez bien qu' il n' est pas moins clairvoyant qu' un autre, et qu' il n' en est point à s' appercevoir que vous vous aimez. Mais dam ! Les convenances... la délicatesse... il craint qu' on ne dise dans le pays qu' il a profité de l' ascendant qu' il avait sur vous pour enrichir son fils... c' est tout simple ça, je me mets à sa place... et quand on est honnête et délicat...

Coelina.

Tiennette, je me charge de détruire ses scrupules à cet égard ; je refuserai tous les partis qui se présenteront ; je dirai à mon oncle que Stéphan y est le seul que j' aime, que je puisse aimer ; et je lui offrirai moi même mon coeur et ma fortune...

Tiennette.

Laissez faire votre tuteur, et soyez sûre que...

Dufour, *en dehors*.

Tiennette ! Tiennette !

Tiennette.

Je l' entends qui m' appelle. Sans doute il veut prendre le frais dans cette salle. Je vous quitte.

Coelina.

Un moment, Tiennette.

Tiennette.

Je ne le puis. Quand sa goutte le tourmente, vous savez que le cher homme n' est point endurant.

Dufour, *en-dehors*.

Tiennette !

Tiennette.

J' y vais, monsieur. *elle jette un coup-d' oeil du côté du jardin*. consolez-vous, mon enfant, voilà Stéphane qui revient de la chasse, il vous tiendra compagnie. Vous ne perdrez pas au change, n' est-il pas vrai ? Je suis sûre qu' à présent vous ne voudriez pas de moi, quand je vous proposerais de rester.

Coelina.

Tu sais, ma bonne Tiennette, que je n' ai pas un secret, une pensée qui ne t' appartient.

Dufour, *en-dehors*.

Tiennette !

Tiennette.

Me voilà, monsieur.

elle sort.

ACTE 1ER SCENE 2

Coelina, Stephany.

Stephany, *entre un fusil sous le bras ; il le pose dans le fond de la chambre*.

bon soir, petite cousine.

Coelina.

Bon soir, Stéphane.

Stéphany.

Qu' as-tu donc, Coelina ? D' où vient que la tristesse est empreinte sur ton front ?

Coelina.

Je te l' avouerai, mon ami, l' arrivée de mon oncle Truguelin m' afflige.

Stéphany.

M Truguelin ici !

Coelina.

On l' attend.

Stéphany.

Quand ?

Coelina.

Ce soir ou demain.

Stéphany.

Vient-t-il seul ?

Coelina.

Son fils l' accompagne.

Stéphany.

Marcan avec lui ! Sais-tu ce qui les amène ?

Coelina.

Non.

Stéphany.

Je le soupçonne. Sans doute, il s' agit de mariage.

Coelina.

De mariage ! ô ciel !

Stéphany.

Oui, je les connais : ils sont ambitieux, avares.

Ils savent que tes parens t' ont laissé de grands biens ; que mon père qui régit pour toi ce riche héritage peut seul disposer de ta fortune, de ta main ; ils viennent ici demander l' une et l' autre, et mon père qui les aime sera assez foible pour te sacrifier à leur cupidité.

Coelina.

Pourquoi penses-tu que ce serait me sacrifier ? ...

Stéphany.

Pardon, Coelina, ce mot m' est échappé sans le vouloir.

avec contrainte. en effet, il est possible que vous aimiez Marcan, et que ce soit pour vous un bonheur de l' épouser.

Coelina.

Méchant ! Peux-tu me railler aussi cruellement ?

Stéphany, *de même.*

ai-je le droit de vous aimer autrement que comme une parente, et dois-je prétendre au bonheur de devenir votre époux, quand je songe à l' énorme distance qu' il y a entre la fortune de mon père et la vôtre ?

Coelina, *avec un peu d' humeur.*

vous calculez, Stéphany ! ... oh oui... vous avez raison. Vous ne m' aimez que comme une parente.

Stéphany.

Tu connais bien peu mon coeur !

Coelina.

Tu juges bien mal le mien !

Stéphany.

Que je hais ce Marcan ! Que je lui en veux de venir troubler la paix dont nous jouissons !

Coelina.

Si l' annonce de son arrivée a pu nous affliger ainsi, que sera-ce donc quand il habitera cette maison ? Oh, j' en frémis d' avance !

Stéphany.

Pourquoi ces pressentimens ? ...

Coelina.

Chaque fois qu' il est question de ces hommes que je crains sans que j' en puisse démêler la cause, les dernières paroles de ma mère se présentent à ma mémoire. Mon enfant, me dit-elle, avant de mourir : donne toute ta tendresse à ton oncle Dufour, il en est digne, et fera ton bonheur. Méfie-toi des Truguelin, ils sont capables de tout...

Stéphany.

Loin de nous, Coelina, ces idées sombres et sinistres, espérons tous de l' avenir, de la bonté d' un père, et tâchons de retrouver cette douce sérénité, cette gaîté franche qui ce matin encore faisaient notre bonheur.

Coelina.

Tu as raison.

Dufour, *en-dehors*.

je vous dis, Tiennette, que cela sera.

Stéphany.

J' entends mon père.

Coelina.

Comme il parle haut ! ... on dirait qu' il est fâché.

ACTE 1ER SCENE 3

Les précédens, Dufour, Tiennette.

Tiennette, *soutenant Dufour qui vient s' asseoir dans le grand fauteuil*.

allez, monsieur, il y a de l' inhumanité dans ce que vous m' ordonnez ! ... et je vous jure que je ne me prêterai jamais à une pareille injustice.

Dufour.

Je vous dis que je le veux. Vous allez voir que je ne serai pas le maître chez moi.

Tiennette.

Non, monsieur, non, tant que j' y serai, vous ne serez pas le maître de faire une mauvaise action.

Coelina.

Quel est donc le sujet de votre querelle ?

Tiennette.

C' est monsieur qui veut que je renvoie de la maison ce pauvre homme qui est ici depuis huit jours, sous prétexte que la chambre qu' il occupe est nécessaire à M Truguelin ! ...

Coelina.

Ah, mon oncle, il paraît bien honnête ! ...

Stéphany.

Mon père, il est bien malheureux ! ...

Dufour.

Oui, par sa faute comme tant d' autres ! Je voudrais bien savoir quel intérêt vous prenez tous à un mendiant que vous ne connaissez pas plus que moi, et qui a abusé de ma sensibilité pour s' introduire ici et s' y établir ?

Coelina.

Celui qu' inspire le malheur.

Tiennette.

Quel intérêt, monsieur ? Celui que je prends à tous les infortunés. Je ne sais quel est cet homme ; j' ignore jusqu' à son nom ; mais il a une physionomie si douce, des yeux où se peignent si bien la candeur de son ame, un maintien si décent, il jette sur moi des regards si expressifs... qu' on ne peut s' y méprendre... oui, monsieur, je me connais en physionomie, je vous réponds que c' est un honnête homme et qu' il a éprouvé de grands malheurs.

Dufour.

Qui te l' a dit ?

Tiennette.

à coup-sûr, ce n' est pas lui, puisqu' il est muet ; mais sa profonde tristesse, les traces de la douleur empreintes sur son front, tout me l' assure.

Dufour.

Tu es folle.

Tiennette.

Oh, voilà comme vous êtes, monsieur ; vous vous prévenez injustement contre les uns, tandis que vous vous passionnez pour d' autres qui... mais ce n' est pas là ce dont il s' agit... je vous déclare que je sortirai de chez vous plutôt que d' en voir renvoyer cet indigent.

Dufour.

Vous abusez de ma patience et de mon amitié pour vous, Tiennette ; mais je ne souffrirai pas que personne fasse ici la loi, et s' oppose à mes volontés... entendez-vous ?

Tiennette.

Ah ! Monsieur, si vous aviez été comme moi témoin des pleurs que la situation de ce malheureux fit répandre, il y a sept à huit ans, dans les environs de Sallenche, vous ne pourriez vous défendre d' un certain intérêt en sa faveur, et ne voudriez point le désespérer en le chassant ignominieusement de chez vous.

Dufour.

Tu ne m' avais pas dit cela.

Tiennette.

Comment, monsieur, vous ne vous souvenez pas...

Dufour.

Non, sans doute.

Tiennette.

ô ! Je veux vous la raconter cette funeste aventure, et je suis sûre qu' elle vous intéressera.

Dufour.

Parle, mon enfant, je t' écoute.

Tiennette.

Je revenais au soir de Chambéry, où vous m' aviez envoyée, et m' étais assise un moment au pied du rocher d' Arpennaz, là... tout près du petit moulin, lorsque des cris aigus viennent frapper mon oreille. Deux hommes armés et couverts de sang sortent du bois, passent en fuyant près de moi, traversent l' ouverture pratiquée dans le roc, et disparaissent à ma vue. Bientôt des gémissements sourds, et qui semblent partir de la forêt, m' avertissent que leur victime n' est point éloignée. La pitié l' emporte sur mon effroi. Je me lève ; j' entre dans le bois, et ne tarde point à trouver étendu, sur la terre, un homme défiguré et couvert de son sang. Je lui parle, il ne peut me répondre ; les monstres l' ont privé de l' organe de la parole, il ne peut que gémir, et me tendre une main défaillante, qui semble implorer mon secours.

Coelina.

L' infortuné !

Tiennette.

Ne pouvant lui donner seule les soins qu' il réclamait, je fis retentir la forêt de mes cris, et vis bientôt accourir vers moi quelques montagnards, qui s' empressèrent d' éteindre le sang de ce malheureux, et le transportèrent au moulin, où il fut reçu avec le plus touchant intérêt, par l' honnête Michaud, que vous connaissez, monsieur, et où on lui prodigua les secours nécessaires.

Dufour.

Pauvre homme !

Tiennette.

Jugez de ma surprise lorsque je rencontrai, il y a huit jours, cet infortuné couvert de haillons, et me priant de pourvoir à sa subsistance par une légère aumône. Je lui témoignai mon étonnement, il parut me reconnaître, et je vis éclater la joie sur son front décoloré. Je vous demandai, monsieur, de lui accorder un asyle pour quelques jours, vous y consentîtes ; car, malgré ce dehors brusque et quelquefois repoussant, vous avez un bon coeur ; et c' est ce même homme que vous voulez chasser aujourd' hui ! Non, monsieur, vous ne persisterez point dans cette résolution cruelle ; si mes efforts et mes prières ne peuvent rien sur vous, eh bien ! Je prendrai sur mes gages pour lui louer un petit logement, je partagerai ma nourriture avec lui.

Par ce moyen nous serons satisfaits tous deux, vous n' aurez

p10

plus sous les yeux un infortuné dont l' aspect vous fatigue, et moi j' aurai la consolation d' avoir, par un léger sacrifice, arraché un malheureux à l' opprobre et au désespoir.

Coelina.

Mon oncle, prenez pitié de lui.

Stéphany.

Encore quelques jours, mon père.

Dufour.

Mais enfin où couchera-t-il pendant que

Messieurs Truguelin seront ici ?

Tiennette.

Sur cette bergère : il s' y trouvera à merveille.

Dufour.

à la bonne heure... tu sais bien Tiennette, que je ne veux chagriner personne ; dis à cet indigent qu' il se rassure, et que je le garde encore pendant quelque tems.

Tiennette.

Comme il va vous bénir !

Dufour.

Ce que tu m' en as dit pique ma curiosité, je serai bien aise de le voir, et d' apprendre par lui la cause de ses malheurs. Sait-il écrire !

Tiennette.

Oui, monsieur.

Dufour.

Je veux qu' il m' écrive ses aventures. S' il est honnête homme... nous verrons. Fais-le venir.

Tiennette.

à part. enfin j' ai réussi. *haut.* je vous l' amène à l' instant.

elle sort.

ACTE 1ER SCENE 4

les précédens, excepté Tiennette.

Dufour.

Eh bien, vous voilà tous contents, n' est-ce pas ?

Stéphany.

Vraiment, mon père, cet indigent mérite ce que vous faites pour lui. J' ai appris de vous à me méfier de cette espèce d' hommes, mais celui-là commande la compassion, et je vous avoue qu' il m' inspire le plus vif intérêt.

Coelina.

Tiennette a raison, et je répondrais que c' est un

honnête homme.

p11

Stéphany.

Il a pour ma cousine mille prévenances, mille soins délicats.

Dufour.

En vérité ?

Coelina.

Oui, mon oncle, tous les matins, en sortant de ma chambre, je le trouve assis près de la porte, et tenant un bouquet qu' il m' offre d' une main tremblante et avec la plus touchante expression.

Dufour.

C' est fort bien.

Coelina.

Souvent je le vois me fixer en cherchant à lire dans mes yeux ce qui m' occupe ou m' intéresse. Quand il croit l' avoir deviné, il me quitte et revient bientôt m' apporter ce qu' il suppose l' objet de mes desirs. Lorsqu' il a réussi, la joie la plus vive brille dans ses regards ; il semble tout fier d' avoir pénétré ma pensée, et me demande, d' un air suppliant, de lui permettre de baiser ma main qu' il baigne de ses larmes. ô mon oncle ! On ne peut être un méchant homme avec un si bon coeur.

Stéphany.

De plus, il possède des talents qui prouvent qu' il n' est point né dans l' état abject où il est réduit.

Dufour.

Il a des talents, dis-tu ?

Coelina.

Oui, mon oncle ; il dessine à merveille.

Dufour.

Je suis bien aise d' apprendre tous ces détails ; mais encore faut-il savoir qui l' on a chez soi.

Stéphany.

Je crois que le voici.

Coelina.

Oui.

ACTE 1ER SCENE 5

Les précédens, Francisque, Tiennette.

(Francisque s' avance lentement et d' un air timide.)

Dufour, à *Francisque*.

approche, mon ami, ne crains rien. Tiennette reste là ; si je n' entends pas bien ses gestes, tu me les expliqueras. Assieds-toi, brave homme ; j' aime ta physionomie : elle prévient en ta faveur. Mes enfants, laissez-nous ; votre présence pourrait

le gêner.

p12

(Stéphany et Coelina font un mouvement pour sortir ; Francisque se lève précipitamment, les prend par la main, et les ramène à leur place, en les priant d' y rester.)

Dufour.

Allons, restez, puisqu' il le veut. Mon ami, voilà une plume et de l' encre : approche-toi de cette table, et tu me répondras par écrit, quand tu ne pourras le faire autrement ; mais surtout dis-moi la vérité.

(Francisque témoigne qu' il est incapable de mentir.)

Dufour.

Comment te nomme-tu ?

(Francisque écrit, et Tiennette placée derrière lui lit à haute voix.)

Tiennette.

Francisque Humbert.

Dufour.

Quel est ton âge ?

Tiennette.

Quarante ans.

Dufour.

Qui a causé tes malheurs ?

L' amour et l' ambition.

Dufour.

Tu aimais et tu as été ambitieux ?

Tiennette.

Non pas moi, mais un homme cruel à qui je dois tous mes maux.

Dufour.

Tiennette m' a raconté qu' elle t' avait trouvé un jour près du moulin d' Arpennaz, percé de coups et baigné dans ton sang.

Tiennette.

C' est vrai.

Dufour.

Quels sont les monstres qui t' ont réduit en cet état ?

Les connais-tu ?

Francisque, *fait un signe affirmatif.*

Dufour.

Nomme les.

Tiennette.

Je ne le puis, sans faire le malheur de tous ceux qui me sont chers. *Francisque jète un regard expressif sur Coelina.*

Dufour.

Pourquoi ce mystère ?

Tiennette.

Le tems vous l' apprendra.

p13

Dufour
tes persécuteurs...
Tiennette.
Dites mes assassins.
Dufour.
Sont-ils de ce pays ?
Francisque, *fait un geste affirmatif.*
Dufour.
Dans quelle classe de la société ? ...
Tiennette.
Riche.
Dufour, *à part.*
il m' étonne. *haut.* sont-ils considérés ?
Tiennette.
Que trop.
Dufour.
Penses-tu qu' ils me soient connus ?
Tiennette.
Beaucoup.
Dufour.
Quelle énigme ! ... explique-toi plus clairement,
je le veux, je l' exige, ou je ne te garde pas plus
long-tems chez moi...

ACTE 1ER SCENE 6

les précédens, Faribole, puis Truguelin.
Faribole.
Monsieur, je vous annonce l' arrivée de M Truguelin.
Coelina.
Mon oncle !
Stéphany.
Déjà ?
Dufour.
Où est-il ?
Faribole.
Il me suit... le voilà.
(au mot de Truguelin, Francisque s' est levé avec
effroi, et s' est élancé vers la porte ; mais comme
il va pour sortir, il se trouve en face de
Truguelin, qui recule de quelques pas, et paraît
frappé de terreur. Francisque détourne la vue et
sort précipitamment.)
Dufour.
Où va-t-il donc ? ... et quel est ce vertige ? ...
cours après, Tiennette, et ramène-le.
Tiennette.
J' y vais, monsieur. *elle sort avec Faribole.*

p14

Stéphany.
Et moi aussi, mon père. *à part.* que je hais ce
Truguelin !
il sort.

ACTE 1ER SCENE 7

Dufour, Truguelin, Coelina.
Truguelin *s' est remis promptement et s' approchant de Dufour, lui dit avec un ton affectueux.*
bon soir, M Dufour. Il me tardait depuis long-tems de vous voir, de connaître par moi-même l' état de votre santé... elle me paraît meilleur ; je vous en félicite. Embrassez-moi, ma nièce.
il l' embrasse. elle est charmante ! ... vraiment, M Dufour, c' est tout le portrait de votre frère.
Dufour.
On trouve, au contraire, qu' elle ressemble beaucoup à sa mère.
Truguelin.
à ma soeur ! ... je ne suis pas de cet avis... mais qu' importe... elle est à merveille... et mon fils le sait bien...
Dufour.
Où donc est-il, monsieur votre fils ? ... est-ce qu' il ne vous a point accompagné ?
Truguelin.
Il est resté à Genève pour faire quelques emplettes qu' il destine à sa cousine... mais je pense qu' il sera ici dans deux jours au plus tard. Je n' ai amené avec moi que mon fidèle Germain.
Dufour.
Asseyez-vous, M Truguelin.
Truguelin.
Volontiers. Aussi bien ai-je à vous parler de la grande affaire dont je vous entretins lors de mon dernier voyage, il y a 8 ans.
Coelina.
Je me retire, mon oncle.
Dufour.
Va, mon enfant.
Coelina, *à part.*
ô mon dieu ! Ne permet pas que je sois séparée des objets qui me sont chers.
elle sort, après avoir embrassé Dufour.

ACTE 1ER SCENE 8

Dufour, Truguelin.

Dufour.

Nous sommes seuls.

Truguelin.

Vous savez, monsieur, combien je fus attaché à ma soeur, cette pauvre Isoline, qui eut l'honneur d'épouser m le baron

p15

des Echelettes, votre frère. Un contrat bizarre scella cette union qui pouvait devenir fatale à ma soeur, si l'hymen n'eût pas donné une fille à votre frère. Coelina vit le jour et perdit quelques années après ses père et mère, qui lui laissèrent un héritage considérable. Vous eûtes la bonté de vous charger de la gestion de ses biens et de l'éducation de l'enfant...

Dufour.

Qui a répondu à mes soins au-delà de toute attente.

Truguelin.

Pouvait-on faire pour elle un choix plus avantageux ? ...

vous seul avez le droit de disposer de sa main, et si j'ose aujourd'hui vous la demander pour mon fils, ne croyez pas que le desir de partager les biens de cette riche orpheline ait dirigé ma démarche. C'est que je sais, à n'en pas douter, que ces jeunes gens ressentent l'un pour l'autre, depuis l'enfance, une tendresse réciproque. Mon fils, sur-tout, aime sa cousine avec une véritable passion : pendant le cours de nos voyages, il n'a cessé de me parler d'elle ; je lui ai promis de venir vous la demander, et j'espère ne point vous trouver contraire à un hymen qui comble les vœux de ma soeur, les miens, et qui doit faire le bonheur de ces deux enfans.

Dufour.

Monsieur, l'alliance que vous me proposez pour ma pupille n'a rien dont je ne doive être flatté. Les rapports de fortune, les convenances sociales s'y trouvent également observés ; mais vous me permettrez de ne point en croire aveuglement ce que vous me dites de l'inclination réciproque de ces jeunes gens. L'amitié que j'ai pour Coelina, la tendresse dont elle me donne chaque jour de nouvelles preuves, me prescrivent impérieusement de ne lui faire contracter aucun engagement sans une entière liberté de sa part.

Truguelin.

N'avez-vous pas sur elle des droits ? ...

Dufour.

Je n'en veux avoir que sur son coeur...

Truguelin.

Il me semble cependant... que vous pourriez...

Dufour.

La contraindre ? Jamais. Je sais trop que la violence n' est propre qu' à vous faire haïr.

Truguelin.

Ainsi vous me refusez ?

Dufour.

Non, monsieur ; je diffère seulement ma réponse jusqu' à ce que les sentimens de Coelina me soient parfaitement connus. Monsieur votre-fils arrive dans deux jours, j' aurai bientôt lu dans le coeur de ma nièce, et soyez sûr que rien ne pourra différer

p16

son bonheur dès que je serai convaincu qu' il tient à cette union. La voici, changeons de discours.

ACTE 1ER SCENE 9

Les précédens, Coelina.

Truguelin.

Que nous veut mon aimable nièce ?

Coelina, à *Dufour*.

je vous apporte, mon oncle, une lettre dont l' indigent vient de me charger pour vous.

Truguelin, avec *indifférence*.

qui ? Cet espèce d' imbécille que j' ai rencontré en entrant ici ? à propos, M Dufour, j' avais oublié de vous demander ce que vous faites chez vous d' un homme de cette espèce.

Coelina, *piquée*.

un homme de cette espèce est souvent plus estimable qu' un autre.

Truguelin, *froidement*.

c' est à monsieur que je m' adresse, ma nièce.

Dufour.

C' est un malheureux que Tiennette a recueilli ; il était sans asyle, sans secours, et j' ai consenti qu' il restât quelque tems ici. Lorsque vous êtes arrivé, il me faisait part de ses aventures.

Truguelin.

Oh ! Ces drôles-là ne manquent jamais de moyens pour abuser de la compassion des hommes, qui sont comme vous, sensibles et hospitaliers. Quand à moi, je n' en écoute aucun.

Dufour.

Je m' en méfie comme vous. Mais les aventures de celui-ci sont vraiment de nature à intéresser.

Figurez-vous que ce malheureux, privé de la parole et couvert de cicatrices, a été ainsi mutilé, il y a

quelques années, à une lieue d' ici, auprès du moulin d' Arpennaz... vous connaissez peut-être cet endroit...

Truguelin, *se troublant*.

oui... je le connais... et nomme-t-il...

Dufour.

Qui ? Les monstres qui l' ont réduit en cet état ? ...

non. Il les connaît cependant...

Truguelin, *d' un air contraint et avec un faux intérêt*.

ah ! Il les connaît.

Dufour.

Et ce qui vous paraîtra bien singulier, c' est qu' il assure que ce sont des personnes fort considérées dans le pays... mais je m' amuse à vous conter tout cela comme si vous y deviez prendre quelque intérêt...

p17

Truguelin, *s' efforçant de se remettre de son trouble*.

en effet, j' en prends plus que vous ne pouvez le croire. Il suffit qu' il vous paraisse mériter quelque estime, pour qu' il ait des droits à la mienne.

Dufour.

Voyons ce qu' il m' écrit.

Truguelin.

Si vous m' en croyez, vous ne lirez point cette lettre. Ce sont sans doute de nouvelles plaintes, des demandes indiscrettes, car ces gens-là ne sont jamais contents de ce qu' on fait pour eux, ou quelque nouveau récit de ses malheurs. à quoi bon vous remplir la tête de ces contes mensongers ? Suivez en sa faveur votre inclination généreuse ; mais n' excitez pas mal à propos votre sensibilité au point d' en altérer votre repos et votre santé.

Dufour.

Je crois que vous avez raison. *Truguelin s' empare de la lettre que Dufour tient négligemment de la main gauche*.

Truguelin.

C' est le plus sage, et pour que, dans un autre moment, vous ne soyez point tenté de la lire... *il fait un mouvement pour la déchirer, Coelina la lui prend*.

Coelina.

Pardon, monsieur, mais en me chargeant de cette lettre pour mon oncle, je me suis engagé à rapporter la réponse à celui qu' elle intéresse. Ainsi trouvez bon que j' insiste pour qu' il la lise. *Truguelin paraît déconcerté et fait tous ses efforts pour ne point se trahir*.

Dufour.

Lisons donc. *il ouvre la lettre et lit.*

" homme généreux ! Je ne puis demeurer plus long-tems chez vous sans troubler la tranquillité de votre famille, et je me retire, pénétré de la plus vive reconnaissance. Agréez mes remercîmens et mes adieux, et croyez que quelque part que je sois, je n' oublierai jamais l' honnête M Dufour, ni ses aimables enfans. " je ne veux pas qu' il s' en aille.

Truguelin.

Que vous importe ? Un pareil être mérite-t-il de fixer votre attention ?

Dufour.

Va, cours, ma nièce, dis-lui que je lui défends expressément de partir ce soir, que j' exige qu' il passe la nuit ici, et que je le verrai demain matin.

Truguelin, *à part.*

c' est ce que je saurai bien empêcher.

Dufour.

Va vite, mon enfant.

p18

Coelina.

J' y cours, mon oncle. *à part.* oh ! Que je suis contente.

elle sort en courant.

ACTE 1ER SCENE 10

Dufour, Truguelin, Faribole.

Que veux-tu, mon garçon ?

Faribole.

Vous dire que m le docteur est là, qui demande s' il peut vous voir.

Dufour.

Sans doute. N' est-il pas le maître d' entrer ici à toute heure ? ... ce cher docteur ! ... dis-lui que je l' attends avec impatience, car j' ai beaucoup souffert de ma goutte, la nuit dernière.

Faribole, *dans le fond.*

entrez, entrez M Andrevon.

Truguelin, *vivement frappé.*

Andrevon !

Faribole.

Notre monsieur dit qu' il sera bien aise de vous voir.

Truguelin, *embarrassé et faisant mine de vouloir se retirer.*

permettez... *à part, voyant entrer Andrevon.*

il est trop tard.

ACTE 1ER SCENE 11

Les précédens, Andrevon.

Andrevon.

Bonsoir, mon voisin. Je n' ai pu vous voir hier...
en avançant il aperçoit Truguelin, et recule,
frappé d' horreur et d' effroi. vous ici, monsieur ! ...

Truguelin, avec un grand sang-froid.

n' ayant pas l' honneur de vous connaître, monsieur, je
ne vois pas en quoi ma présence ici peut vous
intéresser ou vous déplaire.

*Andrevon, d' un ton brusque, après avoir jeté un
regard de mépris sur Truguelin.*

bonsoir, M Dufour ; vous me verrez une autre fois.
il sort.

Dufour.

écoutez-moi, docteur... docteur ! M Andrevon !
Est-ce que tous ces gens-là sont devenus fous ? ...

Tiennette ! Tiennette !

Tiennette, *en dehors.*

plait-il, monsieur ?

p19

Dufour.

Cours après le docteur ; dis-lui que j' ai le plus
grand besoin de ses conseils. *à Faribole.* toi,
donne-moi le bras. Excusez, M Truguelin, si je
vous quitte ; mais je veux absolument lui parler.

Truguelin.

Cet homme extravagant, je le connais de réputation.

Dufour.

Il extravagant ! Le docteur Andrevon ! ... c' est
l' homme le plus sensé de la Savoie. Bonsoir,
M Truguelin, voilà votre appartement. Demandez
ce qui vous sera nécessaire, Tiennette vous
obéira. M Andrevon ! ... M Andrevon ! ...

Truguelin, à Faribole.

mon ami, je vous prie de m' envoyer mon domestique.

Faribole.

Cela suffit, monsieur.

*Dufour, s' appuie sur le bras de Faribole, et sort
par le fond en continuant d' appeler,*
M Andrevon ! M Andrevon !

ACTE 1ER SCENE 12

Truguelin, puis Germain.

Truguelin.

Que fait ici ce Francisque ? ... je croyais m' en être entièrement défait... sans doute c' est pour me nuire auprès de ce crédule vieillard qu' il s' est introduit chez lui. S' il dit un mot, mes projets sont évanouis et moi-même... oh ! Je frissonne !

Germain, *mystérieusement*.

vous me demandez, monsieur ?

Truguelin.

Oui, Germain, j' ai grand besoin de ton secours.

Germain.

Parlez, monsieur.

Truguelin.

Francisque est ici.

Germain.

Je le sais.

Truguelin.

Un mot de sa part...

Germain.

Peut nous perdre. M Dufour ? ...

Truguelin.

Ne sait rien encore.

Mais d' un moment à l' autre il peut tout apprendre.

Truguelin.

Ton avis ? ...

p20

Germain.

Le vôtre ? ...

Truguelin.

Tu m' entends...

il suffit.

Truguelin.

Misérable Francisque ! Tu paieras cher les inquiétudes que tu me causes.

ACTE 1ER SCENE 13

Les précédents, Coelina.

Coelina, *à part dans le fond*.

ils parlent de l' indigent... écoutons. *elle se glisse jusqu' à la porte qui est à gauche, et la tient entr' ouverte.*

Germain.

Point d' éclat.

Truguelin.

Sais-tu où couche ce malheureux ?

Germain.

Ici.

Truguelin.

Ici !
Germain.
On l' a déplacé pour vous recevoir.
Entrons dans mon appartement et...
Germain.
Quand tout le monde reposera...
Truguelin.
à minuit... s' il résiste...
Germain.
Il est mort...
retirons-nous.
Coelina, *à part*.
les monstres !
Truguelin.
J' entends du bruit.
Germain, *allant au fond*.
on vient... c' est lui.
Lui ! Pourquoi différer ? ...
Germain.
Il n' est pas tems encore, cachons-nous.

p21

Truguelin.
Tu veilleras.
Germain.
Vous agirez.
Coelina, *à part*.
les scélérats !
*Truguelin et Germain entrent doucement dans
l' appartement de droite et emportent la lumière
qui est sur la table.*

ACTE 1ER SCENE 14

Coelina, *cachée*, Tiennette et Francisque.
*Francisque entre lentement par le fond, tenant une
lampe à la main.*
Tiennette.
Je suis désespérée, pauvre homme, de ne pouvoir vous
loger plus commodément ; mais la chambre que vous
occupez est nécessaire à M Truguelin, et tant qu' il
restera ici, il faudra vous contenter de la bergère
qui est dans ce cabinet.
*Francisque témoigne sa reconnaissance, et combien
il s' estime heureux.*
Tiennette.
Soyez tranquille sur votre sort, M Dufour vous
aime ; vos malheurs l' ont intéressé, et il ne vous
abandonnera pas. Bonsoir. Bonne nuit.

*Francisque la remercie et lui souhaite le bonsoir.
il l' accompagne jusqu' à la porte du fond, et vient
s' asseoir près de la table.*

ACTE 1ER SCENE 15

Coelina, *cachée*, Francisque, *puis*
Truguelin et Germain.

*Francisque, après un moment de réflexion, se lève,
fait le tour de la salle, s' arrête à la porte de la
chambre où est Truguelin, s' en éloigne avec
horreur et revient près de la table.*

*Coelina sort doucement du cabinet où elle est, et
tire Francisque par le pan de son habit. Celui-ci
se retourne avec une sorte d' effroi ; mais en
voyant Coelina, son front s' épanouit, la joie
brille sur son visage. à voix basse et
très-vivement, en lui montrant la chambre de
droite ;*

*vos jours sont menacés, ne dormez pas, je veille sur
vous.*

*elle sort, Francisque va à la table, écrit
quelques mots, et laisse tomber sa tête sur ses
mains, comme un homme plongé dans de profondes
réflexions.*

ACTE 1ER SCENE 16

p22

Truguelin, Germain, Francisque.

*Truguelin, sortant de la chambre, dit à voix basse
à Germain, en lui montrant la porte du fond.
veille à cette porte.*

*à Francisque, d' un ton menaçant.
malheureux, que viens-tu faire ici ?*

*Francisque se lève vivement, recule, tire de son
sein deux pistolets qu' il dirige sur Truguelin et
son domestique, en leur faisant signe de lire le
papier qu' il vient d' écrire, et qui est resté sur la
table.*

Truguelin, s' approche et lit.

*" si vous ne sortez à l' instant, je vous brûle la
cervelle, et je déclare tout. "*

avec un sourire de mépris.

*imprudent ! Que pourrais-tu contre deux personnes !
il jette une bourse sur la table. cet or est à
toi, si tu promets de sortir d' ici avant le point du*

jour.
Francisque refuse.
Truguelin.
Accepte cette offre.
même signe de la part de Francisque.
Truguelin.
Tu penses me braver impunément ; mais nous saurons bien te forcer d' obéir.
il tire un poignard de son sein, et se précipite sur Francisque qui fait feu de la main gauche.
Germain vient vivement le saisir par le bras droit et lui arrache son arme. (tableau.)

ACTE 1ER SCENE 17

les précédens, Coelina, puis Dufour, Stéphaney, Tiennette, Faribole.
Coelina ouvre la porte du fond, et jette un cri *perçant.*
mon oncle ! ... Stéphaney ! ... venez, accourez tous.
au cri de Coelina, Truguelin et Germain ont lâché Francisque et se sont éloignés de lui.
Germain paraît déconcerté et tremblant Francisque lève les yeux au ciel avec la plus touchante expression, et Truguelin s' avance avec assurance vers Coelina.
Truguelin.
Qu' avez-vous, ma nièce, et pourquoi ces cris ?
Coelina.
Allez ! ... c' est affreux ce que vous faites-là !

p23

Dufour.
Il est bien étonnant, monsieur, que vous vous permettiez de maltraiter chez moi un homme à qui j' accorde ma protection : cette conduite révoltante m' intéresse autant en sa faveur qu' elle m' indispose contre vous.
Truguelin.
Voilà bien les hommes ; toujours prompts à croire le mal, et jamais disposés à s' éclairer avant de juger. Cet homme m' avait insulté, fallait-il donc souffrir patiemment une injure d' un pareil misérable ?
Dufour, *avec étonnement.*
mais ces coups de pistolet...
Truguelin.
C' est sur moi qu' ils ont été dirigés.
Dufour.

Par qui ?
Truguelin, *montrant Francisque.*
par lui.
Dufour, à *Francisque.*
est-il vrai ?
Francisque fait signe que c' est la vérité.
Dufour, à *Francisque.*
est-ce ainsi que tu respectes les devoirs de
l' hospitalité ?
Truguelin et Germain *paraissent au comble de la*
joie.
Coelina.
Ah ! Mon oncle, s' il s' est porté à cette extrémité,
c' est qu' il y a été contraint par les violences
qu' on exerçait sur lui.
Truguelin, *avec sévérité.*
mademoiselle ! ...
Coelina, à *Dufour.*
oui, mon oncle, on voulait le forcer à sortir de la
maison, et, en cas de résistance, on avait juré sa
perte.
Truguelin.
Qui ?
Coelina, *avec énergie.*
vous.
Truguelin.
Quoi ! Vous osez...
Coelina.
Tout pour sauver un innocent.
Truguelin, à *Dufour.*
cette inculpation...
Coelina.
Est vraie. J' en jure par mon coeur et le ciel qui sait
si jamais je me suis abaissée jusqu' à feindre.
Truguelin, *avec ironie.*
qui donc a pu si bien vous instruire ?

p24

Coelina.
Moi-même.
Truguelin, *se troublant.*
vous ? ...
Coelina.
Oui. Cachée derrière la porte de ce cabinet, j' ai
entendu le complot infernal tramé contre ce
malheureux, par vous et votre indigne valet.
Démentez, maintenant, si vous le pouvez, tout ce que
je viens de dire.
Truguelin.
J' espère, M Dufour, que vous êtes loin d' ajouter foi
aux discours insensés de votre nièce... et que...

Dufour.

Monsieur, je n' entreprendrai point de décider de quel côté sont les torts. Tout ce que je sais, c' est qu' il n' y a qu' un moment que vous êtes ici, et que vous avez répandu l' effroi dans ma maison ; tout le monde vous fuit ou semble se troubler à votre aspect ; j' aime les hommes francs, et comme j' entrevois dans tout ceci une espèce de mystère qui me déplaît, et que je saurai découvrir malgré vous, trouvez bon que je rejette décidément la proposition que vous m' avez faite pour Coelina, et que je vous dispense à l' avenir de me procurer l' honneur de votre visite.

Truguelin.

Vous ne dites pas tout, ambitieux vieillard, et ce n' est là qu' un prétexte adroit pour colorer un refus que vous étiez décidé à me faire. Mais j' en sais plus que vous ne pensez ; je sais que votre fils aime Coelina, et que vous protégez cette inclination, pour faire entrer dans votre famille les grands biens de cette riche héritière. Mais tremblez... si vous osez former cette union, vous ne savez pas jusqu' où peut aller la jalousie dans un coeur comme celui de mon fils, et je vous déclare que je ne m' opposerai point à ses progrès. Je ne resterai pas plus long-tems dans un lieu où ma présence semble vous gêner, je me retire, et vais attendre de vos nouvelles à la grande auberge. Mais si demain, avant dix heures, je ne reçois point votre consentement, tremblez tous, un seul mot peut rompre le mariage que vous projettez, et ce mot je le dirai. Adieu. *// sort avec Germain.*

ACTE 1ER SCENE 18

les précédens, *excepté* Truguelin et Germain.

Dufour.

Vaines menaces et qui ne m' effraient point...
à *Coelina* et à *Stéphany*. rassurez-vous, mes enfans, mes projets sont

p25

changés ; si M Truguelin s' était présenté ici d' une manière convenable, j' aurais peut-être accueilli sa demande ; et, en effet, cette union eût été plus avantageuse pour Coelina ; mais il se déclare notre ennemi ; c' est une raison pour que j' accélère votre bonheur, et vous serez unis. à *Coelina*. tu as besoin d' un protecteur, mon enfant, et je ne puis

t' en donner un plus zélé, plus ardent, que celui qui n' a pas cessé un instant de t' aimer.

Coelina.

Mon oncle !

Stéphany.

Mon père !

Dufour.

Demain nous célébrerons vos fiançailles. Allons nous reposer, mes amis, j' en ai grand besoin, car cette soirée m' a furieusement ému. à *Faribole*. toi, ferme soigneusement les portes, afin que ce méchant homme ne vienne plus nous troubler.

Coelina embrasse son oncle, Stéphany baise la main de sa cousine. Francisque salue respectueusement Dufour, et regagne son appartement avec un visage calme et serein ; Dufour rentre dans le sien, soutenu par son fils et Coelina ; Faribole et Tiennette sortent par le fond.

fin du premier acte.

ACTE 2 SCENE 1ERE

p26

le théâtre représente un jardin agréablement décoré, et dans lequel tout est préparé pour une fête ; à gauche est la maison du Dufour ; vis-à-vis se trouve un joli berceau de verdure ; dans le fond des arbres isolés et des bosquets praticables.

Faribole, paysans.

au lever du rideau, Faribole et ses compagnons sont occupés à faire des guirlandes, à placer des devises amoureuses, et à suspendre des festons aux arbres. tous sont groupés diversement et d' une manière pittoresque.

Faribole.

Dépêchons-nous, mes camarades, songez qu' il faut que tout cela soit prêt pour le lever de Mademoiselle Coelina.

Premier paysan.

Quelle heure est-il ?

Faribole.

Bientôt huit heures. Nous n' avons pas une minute à perdre.

Premier paysan.

Soyez tranquille, M Faribole, cela sera fini.

Second paysan.

Faribole ! Quel drôle de nom ! Je ne peux l' entendre

prononcer sans rire.
Premier paysan.
Est-ce votre nom de famille ?
Faribole.
Pas du tout ; c' est un sobriquet. J' ai servi,
voyez-vous.
Second paysan.
Vous ?
Faribole.
Oui, j' étais tambour.
Tous.
Ah ! Ah ! Ah !
Faribole.
Au régiment j' étais gai, j' étais drôle ; je contais
toute la journée des contes à mes camarades, et ils
appelaient cela des fariboles... ma foi, le nom m' en
est resté, et depuis, on ne

p27

me connaît que sous l' étymologie de Faribole... mais
il ne faut pas nous déranger pour cela... travaillez
donc... aussi bien, voici notre jeune maître.

ACTE 2 SCENE 2

Les précédens, Stéphany.
Stéphany.
Avez-vous fini, mes amis ?
Faribole.
Cela s' avance.
Stéphany.
Hâtez-vous, car mon père et ma cousine ne tarderont
point à se rendre au jardin. Faribole, as-tu fait
toutes mes commissions ?
Faribole.
Je crois qu' oui, not' jeune maître.
Stéphany.
Aurai-je des musiciens ?
Faribole.
Certainement ; tout l' orchestre de Sallenche est à
vos ordres. Vous aurez une vielle, une musette et un
tambourin ; j' espère que ce sera joli... aussi ce
n' est pas sans peine que j' ai pu rassembler tout cela...
sans compter que Mlle Tiennette et moi nous jouerons
des castagnettes à faire plaisir.
Stéphany.
à merveille, mon garçon ! Et des jeunes filles ?
Faribole.
Vous en aurez... soyez tranquille... j' ai arrangé

tout cela...
Stéphany.
Tu leur a bien indiqué à tous ? ...
Faribole.
Ce qu' ils ont à faire ? ... eh oui.
Stéphany.
Tu n' oublieras rien ?
Faribole.
N' ayez pas peur. Ce que vous m' avez dit est cloué là.
Stéphany.
Allons, je te fais pour aujourd' hui maître des
cérémonies...
Faribole, *aux paysans*.
vous l' entendez ! Je suis maître des cérémonies... ainsi
tout le monde doit m' obéir sans réplique.
Stéphany, *à part*.
le jour qui se prépare sera le plus beau de ma vie !
Tiennette, *à la porte de la maison*.
voici M Dufour. *elle rentre*.

p28

Stéphany, *aux paysans*.
éloignez-vous.
Faribole.
Sauvons-nous.
Stéphany, *à Faribole*.
ne manque pas le moment.
Faribole.
Vous me prenez donc pour un idiot ? Croyez-vous
qu' il faille me répéter dix fois la même chose ?
Allez, allez, vos cérémonies sont en bonnes mains.
tous les paysans sortent avec Faribole.

ACTE E SCENE 3

Dufour, Coelina, Stéphany, Tiennette.
Coelina.
Oh ! Que cela est joli, mon oncle !
Dufour.
Vraiment, c' est fort bien arrangé.
Coelina.
Pauvre cousin ! Tu n' as donc pas dormi ?
Dufour.
Bon, dormir ! ... à son âge, je faisais comme lui ;
j' aurais passé dix nuits de suite pour ménager une
surprise agréable à ma femme.
Coelina.
En vérité, Stéphany, on n' est pas plus galant.
Dufour.

Tiennette, apporte-nous le déjeuner sous ce berceau : cela fera plaisir à nos jeunes gens, n'est-il pas vrai ?

Tiennette.

J' y vais, monsieur. *elle va, vient et dispose tout pour le déjeuner.*

Coelina.

Venez vous asseoir, mon oncle.

Dufour.

Tout à l' heure, je ne sais si c' est le plaisir de faire des heureux qui me rajeunit, mais je me trouve aujourd' hui beaucoup mieux que je n' ai été depuis long-tems. En attendant le déjeuner, causons de vos intérêts. à *Coelina*. mon enfant, ta fortune, déjà considérable à la mort de ton père, s' est encore augmentée par les épargnes que j' ai faites, et tu te trouves maintenant une des plus riches héritières de la Savoie. La conduite révoltante de M Truguelin me prouve qu' en demandant ton alliance pour son fils, il cherchait plutôt à s' approprier tes biens, qu' à former une union assortie ; c' est ce qui m' a

p29

affermi dans la résolution, peut-être un peu prompte, que j' ai prise de vous unir...

Stéphany.

Quoi, mon père, vous repentiriez-vous ?

Dufour.

Mon fils, le monde est injuste, méchant et toujours disposé à trouver des torts aux hommes les plus probes. On pourrait m' accuser d' avoir séduit le coeur de ma pupille ; d' avoir abusé de mon empire sur elle, pour lui faire épouser un jeune homme, qui n' a rien, et ne possédera, après ma mort, qu' une fortune des plus modiques. Je devais donc, par délicatesse, favoriser la recherche de M Truguelin, tant que je l' ai cru dirigé par des motifs louables ; maintenant que je suis désabusé, je saisis avec empressement l' occasion de combler vos vœux, en couronnant un amour que vous n' aviez pas jugé à propos de me confier, mais que j' avais pénétré depuis long-tems avec la plus vive satisfaction.

Coelina.

Mon oncle, j' accepte avec reconnaissance le présent que vous me faites, en m' unissant à l' ami de mon coeur, à celui que je chéris depuis l' enfance ; mais, je vous l' avouerai, M Truguelin m' épouvante, et je frémis encore des menaces de ce méchant homme.

Dufour.

Crainte puérite ! ... qu' avons-nous à redouter de sa

part, et qu' y a-t-il de commun entre nous ? Les biens de mon frère étaient clairs et bien acquis, son testament les assure à sa fille, tu es son unique héritière ; tout ce qui concerne ma gestion est parfaitement en règle, et je brave hardiment les menaces d' un furieux. Il suffit même qu' il paraisse vouloir me contraindre, et qu' il soit venu me narguer jusques chez moi, pour que je mette de l' entêtement à suivre mon premier plan, et que je presse la conclusion de votre mariage.

Stéphany.

Mon père !

Coelina.

Que de bonté !

Dufour.

Embrassez-moi, mes enfans. Demain vous serez unis ; demain j' acquitte une dette sacrée envers mon respectable frère, en fixant à jamais le sort de sa fille.

Tiennette.

Vous êtes servi, monsieur.

Dufour.

Déjeûnons ; après quoi j' irai chez M Antoine, mon notaire, pour régler les articles du contrat. Tu me donneras le bras, Stéphany.

p30

Stéphany, *gaîment*.

oui, mon père.

Dufour, *souriant*.

je gage que jamais tu ne m' auras accompagné d' aussi bon coeur. Tiennette, comment va ce pauvre homme ? Est-il remis de sa frayeur d' hier ? ... appelle-le.

Tiennette.

Oui, monsieur.

Dufour.

Dis-lui qu' il vienne déjeûner avec nous.

Tiennette.

J' y vais.

Dufour, à *Coelina*.

soutiens-moi, mon enfant. *Coelina donne le bras à Dufour, tous deux s' avancent vers le berceau.*

Stéphany va au fond, et fait un signe d' intelligence à Faribole, qui appelle ses compagnons. Tout le monde se cache derrière les arbres.

ACTE 2 SCENE 4

les précédents, Francisque, Faribole, paysans et paysannes.
au moment où Coelina et Dufour se placent sous le berceau, les branches du haut se séparent et laissent voir un cartel soutenu par des guirlandes et des festons, et sur lequel est écrit ;
à l' amour et à la reconnaissance. *deux couronnes, l' une de roses et l' autre d' immortelles, sont placées sur la tête du vieillard et de sa nièce.*
de tous cotés, les branches se déploient et laissent voir des chiffres amoureux. Coelina est restée debout, Dufour est assis, Stéphan y est aux pieds de son père. Francisque, conduit par Tiennette qui lui montre ce tableau, est resté immobile devant la porte de la maison.
Coelina, *avec l' accent de la surprise et de la joie.*

ah ! Mon oncle !

Faribole, *s' avance en riant.*

eh bien ! C' est-il joliment ordonné, ça ? Vous ne comptiez pas là-dessus, n' est-ce pas ? ...

Dufour.

Bravo ! Mes enfans, bravo ! ... il y a 40 ans que je n' aurais pas fait mieux.

il relève Stéphan y, l' embrasse et le fait placer à sa droite ; Coelina est près de lui.

à Francisque. approche, brave homme, cela paraît te faire plaisir.

Francisque *exprime qu' il éprouve la plus vive satisfaction.*

p31

Faribole, *à Tiennette.*

ah ! Vous ne direz plus que je suis un maladroit ; j' espère que ce coup-d' oeil là a été exécuté de main de maître... avez-vous vu quelquefois des cérémonies mieux ordonnancées que ça ? Allons, vous autres... avancez... sur-tout faites bien ce que je vous ai dit.

tout le monde s' avance, salue Dufour et présente des bouquets à Coelina.

Faribole.

Pas mal ! Pas mal ! Je suis content de vous... à présent... placez-vous pour la danse... ohé... la musique... bon... voilà la place de l' orchestre... grimpez là-dessus... et vive la joie.

trois paysans jouant du tambourin, de la musette et de la vielle, montent sur un banc ; on danse.

Faribole.

ça n' est pas amusant du tout, cette danse-là, c' est toujours la même chose. Pour mettre un peu de variation

là-dedans, je vas vous chanter une ronde.
Mademoiselle Tiennette, nous danserons nous deux
pour la rareté du fait. Je crois bien qu' il y a
long-tems que cela ne vous est arrivé ; mais ça n' y
fait rien. Un petit memento de tems en tems, ça
amuse.

Tiennette.

Je le veux bien. Cette journée m' a rajeunie de dix
ans.

Faribole.

Allons... les castagnettes ? ...

Tiennette.

Les voilà.

Faribole.

Attention, je commence. Vous autres, vous chanterez le
refrein avec moi, tant bien que mal, comme vous
pourrez... j' y suis.

ACTE 2 SCENE 5

Les précédens, Germain.

Germain, *arrivant précipitamment et présentant une
lettre à M Dufour.*

lisez.

*tout le monde se lève de table et paraît frappé
d' étonnement ; la danse cesse et chacun demeure
immobile ; Germain se retire avec un air de
satisfaction.*

ACTE 2 SCENE 6

p32

les précédens, *excepté Germain.*

*après un moment de silence et d' indécision, Dufour
ouvre le paquet et lit. Il paraît vivement agité
pendant cette lecture ; à la fin il s' écrit :*

Dufour.

ô honte ! Je suis trahi, déshonoré ! ...

Stéphany.

Que dites vous ?

Coelina.

Qu' entends-je ?

Tiennette.

ô ciel !

Faribole.

Ah ! Mon dieu.

Francisque paraît au désespoir.

Dufour.
Plus d' hymen ! Plus d' amour ! La douleur et la
haine... voilà le partage de ma triste vieillesse.
Stéphany.
Expliquez-vous...
Coelina.
Parlez, mon oncle...
Dufour, *la repoussant.*
je ne suis point votre oncle.
Tous.
Elle n' est pas ! ...
Coelina.
stupéfaction générale.
je ne suis pas !
Dufour.
Non, elle n' est point ma nièce... c' est l' enfant du
crime et de l' adultère.
Francisque paraît frappé du coup le plus sensible.
Stéphany.
Mon père, on vous trompe.
Dufour, *lui présentant le papier.*
lisez.
Stéphany, *voyant la signature.*
Truguelin ! C' est une calomnie.
Dufour.
Lisez.
Stéphany, *lit à haute voix.*
" Coelina n' est point votre nièce, elle n' est point la
fille de votre frère. Il fut trompé par sa coupable
épouse. Faut-il,

p33

hélas ! Que cette femme criminelle ait été ma soeur ?
Isoline eut cet enfant d' un misérable sans état, sans
fortune et sans moeurs. Je vous envoie son extrait de
baptême : vous y verrez qu' elle ne porte point le nom
de votre frère, et qu' en un mot, elle vous est
parfaitement étrangère... "
Dufour, *lui montrant les différens seings et lui
donnant l' extrait de baptême.*
le voilà, cet acte.
Stéphany, *lit.*
*extrait des registres de baptême de la paroisse
St-étienne de Servoz.*
" cejourd' hui 11 mai 1754, sur les dix heures du soir,
a été baptisée Suzanne Coelina, fille
d' Isoline Truguelin et de Francisque Humbert... "
Francisque jette un cri et tombe sur un banc.
Coelina.
Vous, mon père ! ...
Francisque lui tend les bras et elle s' y précipite.

Stéphany.

Se peut-il ?

Dufour.

Quoi ! Malheureux ! Non content d' avoir déshonoré mon frère, tu as osé t' introduire ici pour solliciter ma pitié, et me laisser contracter l' alliance la plus honteuse. Va ! Sors de ma présence, et emmène avec toi le fruit de ton coupable amour...

Stéphany.

Coelina est innocente...

Dufour.

Mais son père est un monstre... sortez, vous dis-je, je vous chasse...

Francisque qui, pendant cette scène, a tenu sa fille embrassée, se lève fièrement, et emmène Coelina vers le fond.

Dufour, *se retournant brusquement.*

arrête, malheureux ! ... sans moyens, sans asyle, sans biens, où conduis-tu cet enfant ? ... que va-t-elle devenir ? ... doit-elle expirer de besoin, parce que son père fut un misérable ? ... prends cette bourse ; quand elle sera épuisée tu me feras connaître ton asyle, et mes secours te suivront...

Coelina.

Gardez, monsieur, des bienfaits que nous ne méritons plus.

Dufour.

Eh ! Pauvre enfant ! Tu n' as rien fait pour t' en rendre indigne.

Stéphany, *vivement.*

qu' avez-vous dit, mon père ?

p34

Dufour, *brusquement.*

rien... rien... je dis que je les chasse ; que je ne veux plus les voir... sortez... sortez.

Coelina.

Adieu, Stéphany... adieu, Tiennette...

Stéphany.

Non, tu ne partiras pas... ou je te suivrai partout.

Dufour.

Ingrat ! Abandonner son père ! ... ah ! Ce dernier trait m' irrite encore plus contre eux... sortez, vous dis-je... éloignez-vous, et que je ne vous revoie jamais... *aux paysans.* vous, retenez cet insensé !

Tiennette embrasse Coelina que Francisque emmène. Tiennette les accompagne jusqu' au fond.

Stéphany veut en vain les suivre ; il est retenu par Faribole et les paysans, et va tomber sur les marches de l' escalier qui est devant la maison.

ACTE 2 SCENE 7

Dufour, Stéphane.

Stéphane.

On me l' enlève... je ne la verrai plus. Mon père ! Mon père rendez-moi Coelina.

Dufour.

Réprimez ces cris qui m' offensent. Oubliez Coelina ; elle n' est point votre cousine.

Stéphane.

Elle est plus ; elle est mon amante !

Dufour.

Qu' osez-vous dire ? ...

Stéphane.

Elle sera ma femme.

Dufour.

Insensé !

Je vais partir, la suivre, et lui donner ma main aux pieds des autels.

Dufour.

Sans mon aveu ! ...

Stéphane.

Vous nous le donnerez : la haine ne peut germer dans un coeur comme le vôtre.

Dufour.

Ingrat ! Tu quitterais ton père ? Tu abandonnerais un vieillard infirme, qui n' a que toi dans le monde pour le consoler ?

p35

Stéphane.

Je reviendrai vous présenter mon épouse, et vous nous presserez tous deux dans vos bras paternels.

Dufour.

Si tu es assez imprudent pour effectuer ce projet, je te déshérite et te donne ma malédiction.

Stéphane.

La malédiction d' un père est repoussée par l' être-suprême, quand elle est injuste.

Dufour.

Tu oses me manquer de respect ? ...

Stéphane.

Vous faites mon malheur !

Dufour.

Ingrat ! ...

Stéphane.

Père dénaturé ! ...

Dufour.

Sors de ma présence... ou je ne répons plus de mon indignation...

Stéphany.
ô ciel ! ... est-on plus malheureux ! ...

ACTE 2 SCENE 8

les précédents, Tiennette, *revenant*.

Tiennette.

Eh bien ? Eh bien ? ... qu' y a-t-il encore de nouveau ? ... vous voulez donc faire mourir tout le monde ? ...

Dufour.

Je ne m' étonne plus, vraiment, si M Truguelin voulait faire sortir cet homme de chez moi... il avait de bonnes raisons pour cela... et je l' approuve maintenant...

Tiennette.

Votre Truguelin est un monstre...

Dufour.

Vous aussi, Tiennette ! ...

Tiennette.

Oui, je le répète... un monstre ! ... il est capable d' avoir falsifié cet acte pour se venger du refus que vous lui avez fait.

Dufour.

Cet acte est parfaitement en règle. Je n' en puis nier l' évidence.

Tiennette.

Et quand cela serait, monsieur, est-ce une raison pour rompre

p36

le bonheur de deux jeunes gens qui s' aiment ? Pour chasser honteusement de chez vous une jeune personne que vous avez élevée, et qui a partagé, pendant douze ans avec votre fils, vos soins et votre tendresse ? ... allez, monsieur, rien ne peut vous justifier d' une semblable injustice... ce que vous venez de faire est affreux.

Dufour.

Songez-vous à qui vous parlez ? ...

Tiennette.

Et ce pauvre Stéphany... qu' a-t-il fait pour être frappé d' un coup aussi sensible ? ... et vous pensez qu' il se laissera enlever ses espérances, et qu' il va renoncer tranquillement à celle que vous lui ordonniez d' aimer, il n' y a qu' un moment ? ... non, monsieur, il n' y renoncera pas, et il aura raison... vous aurez beau le retenir... il vous quittera ; il rejoindra l' amie de son coeur... et tous deux iront

jour loin de vous d' un bonheur que vous ne leur avez
laissé entrevoir que pour leur rendre leur perte plus
sensible.

Dufour.

Finissez, Tiennette, ou bien...

Tiennette.

Vous me chasserez, n' est-ce pas ? ... vous renverrez
une fille qui vous sert avec attachement et fidélité
depuis trente ans, et cela pour vous avoir dit la
vérité, pour s' être révoltée à l' aspect d' une
injustice... oh ! Oui, vous en êtes capable ! ...
eh bien, je m' en irai ! ... oh ! Mon dieu, je m' en
irai ; mais ce ne sera pas du moins sans vous avoir
dit tout ce que je pense... sans vous avoir répété
que vous êtes un homme dur, méchant, que vous serez
abandonné de tout le monde, que vous traînerez une
vie languissante et malheureuse, et que personne ne
vous plaindra, parce que vous l' aurez mérité...
oui, monsieur, je vous dirai tout cela... je vous le
répéterai cent fois, et puis je m' en irai.

Dufour.

Encore une fois, taisez-vous.

Tiennette.

Je me tais, monsieur, je n' ai plus rien à dire.

ACTE 2 SCENE 9

Les précédens, Andrevon.

Tiennette, *apercevant le docteur qui entre avec
empressement.*

accourez, monsieur le docteur... venez vous joindre
à nous pour reprocher à monsieur son injustice.

p37

Andrevon, à *Dufour.*

que viens-je d' apprendre ? ... quoi ! Vous avez chassé
votre nièce de chez vous ?

Dufour.

Elle n' est point ma nièce.

Andrevon.

D' où le savez-vous ?

Dufour.

Par ces papiers.

Andrevon

de qui les tenez-vous ?

Dufour.

De M Truguelin.

Andrevon.

C' est un scélérat.

Stéphany.

Vous l' entendez, mon père !

Tiennette, *avec satisfaction.*

eh bien ! Monsieur, me croirez-vous une autre fois ?

Dufour.

Paix ! ... *au docteur.* vous dites...

Andrevon.

La vérité. Ah ! Mon cher Dufour, si le coeur des mortels se montrait à découvert, on ne ferait peut-être pas un pas dans la société sans rencontrer un être corrompu ou un homme immoral.

Dufour.

Docteur, vous connaissez mon opinion sur les hommes ; vous savez qu' en général je ne les estime point : mais une inculpation de cette nature est trop grave pour que j' y croie aussi légèrement, et vous me permettez de n' y point ajouter foi, jusqu' à ce que vous m' ayez donné des preuves certaines et irrécusables.

Andrevon.

Ah ! Vous voulez des preuves : je vais vous en donner.

tout le monde se rapproche d' Andrevon et lui prête la plus grande attention.

Dufour.

Parlez, docteur.

Andrevon.

Il y a huit ans à peu près (je n' avais pas encore l' honneur de vous connaître) que, revenant au soir de la ville de Cluse, où j' avais été voir quelques malades, je montais doucement le rocher d' Arpennaz...

Tiennette, *à part.*

le rocher d' Arpennaz !

p38

Andrevon.

Lorsque deux hommes égarés et couverts de sang passent rapidement à mes côtés, comme s' ils venaient de commettre un grand crime.

Tiennette, *à part.*

quel singulier rapport !

Andrevon.

Mais à peine ont-ils fait cent pas devant moi, que celui qui me paraissait le maître chancelle et tombe baigné dans son sang. Je vole près de lui, et bientôt par mes soins, il est en état de se soutenir jusques chez moi où il passe la nuit. Je le questionne ainsi que son valet, et tous deux s' accordent à dire qu' ils ont été attaqués par des voleurs. Cependant leurs vêtements déchirés, une morsure considérable que le maître avait à la main gauche, d' autres blessures qui me paraissent avoir été faites par un homme sans

armes, et plus que tout cela, leur embarras et le peu de vraisemblance de leur récit, me font concevoir des soupçons qui s' accroissent et se changent en certitude, lorsque j' apprends le lendemain que le meûnier d' Arpennaz, l' honnête Michaud, a recueilli la veille, et précisément dans le lieu d' où j' avais vu partir ces deux hommes, un malheureux, criblé de coups et horriblement mutilé.

Tiennette.

Michaud ! ... le rocher d' Arpennaz ! ... il y a huit ans ! ...

Dufour.

Laissez finir le docteur.

Andrevon.

Je ne doutai plus que j' avais chez moi des assassins, et je sortis dans l' intention de les livrer à la justice, qui les faisait chercher ; mais, à mon retour, je ne les trouvai plus ; ils avaient fui. Je courus à leur appartement : ils y avaient laissé une bourse et cette lettre.

Dufour, *jetant un coup-d' oeil sur la lettre.*

c' est l' écriture de Truguelin.

Andrevon.

Jugez de ma surprise et de mon indignation en rencontrant hier ici ce même homme que je croyais vous être parfaitement étranger. Je n' ai pas été maître de moi, et vous ai quitté pour aller le dénoncer aux magistrats. Depuis ce matin les archers sont à sa poursuite, et peut-être en ce moment le conduit-on à Chambéry pour en faire un exemple.

Dufour.

Vous avez bien fait, on en saurait trop tôt purger la terre des méchants qui la fatiguent de leur présence.

Tiennette.

Mais, monsieur, ce malheureux trouvé près du moulin, recueilli par Michaud...

p39

Andrevon.

Eh bien ?

Stéphany.

Il était ici...

Tiennette.

C' est le père de Coelina.

Andrevon.

Quoi ! Ce pauvre homme...

Dufour.

C' est lui-même.

Stéphany.

Les persécutions que Truguelin n' a cessé de lui faire éprouver, cachent quelqu' affreux mystère...

Dufour.
Je le crois : mais comment l' éclaircir, j' ai éloigné
ceux qui pouvaient m' instruire...
Andrevon.
Comment avez-vous pu croire si légèrement ?
Dufour.
Comment ! Comment ! Il ne s' agit pas de cela... c' est
fait...
Andrevon.
Il faut voir Coelina, cet indigent...
Tiennette.
Oui, monsieur, il faut les voir.
Stéphany.
Courir sur leurs traces.
Dufour.
Mais où sont-ils enfin, pour qu' on les voie, pour
qu' on leur parle ?
Andrevon.
Au moulin d' Arpennaz, chez le bon Michaud, pour
lequel cet indigent conserve la plus vive
reconnaissance.
Dufour.
Vous les avez donc vus ?
Andrevon.
Je les quittais en entrant chez vous.
Dufour.
Allons les trouver... je veux les voir absolument.
Stéphany.
Mon père ! Vous leur rendrez donc votre amitié ?
Dufour.
S' ils la méritent.
Andrevon.
Et s' ils ne sont que malheureux ? ...
je les plaindrai.

p40

Stéphany.
Ce n' est point assez, mon père, il faut...
Dufour.
Je sais ce que j' ai à faire... est-ce à 65 ans que
j' ai besoin qu' on règle ma conduite ? Allons,
donne-moi le bras et partons.
Andrevon.
Je suis content de vous, mon voisin.
Dufour.
Un moment, vous ne savez pas encore ce que je ferai.
Tiennette.
C' est égal, monsieur, je vous rends d' avance mon
amitié.
Dufour.
Je te remercie, Tiennette.

Stéphany.
ô ciel ! Exaucé mes vœux !
ils sortent.
fin du second acte.

ACTE 3 SCENE 1ERE

p41

le théâtre représente un lieu sauvage, connu sous le nom du Nant-d' Arpennaz ; dans le fond, entre deux rochers très-élevés, est un pont de bois, au-dessous duquel se précipite un torrent écumeux, qui traverse le théâtre et vient passer derrière un moulin, placé à droite au second plan ; la porte du moulin fait face à la coulisse, et les croisées sont vis-à-vis des spectateurs ; il y a un banc de pierre au-dessous des croisées ; à quelques pas du moulin, se trouve un petit pont très-frêle qui communique à un sentier escarpé qui borde le torrent et mène au haut de la montagne. Des sapins répandus çà et là, semblent encore faire ressortir davantage l' aspérité de ce séjour. à gauche, vis-à-vis du moulin, est une petite masse de rochers, couronnée par deux ou trois sapins, et au-devant de laquelle on remarque une partie plate, taillée pour faire un banc. pendant l' entr' acte on entend le bruit éloigné du tonnerre ; bientôt l' orage augmente, et, au lever du rideau, toute la nature paraît en désordre ; les éclairs brillent de toutes parts, le torrent roule avec fureur, les vents mugissent, la pluie tombe avec fracas, et des coups de tonnerre multipliés qui se répètent cent fois, par l' écho des montagnes, portent l' épouvante et la terreur dans l' ame.

Truguelin, déguisé en paysan.

il arrive avec un air égaré, et parcourt le théâtre comme un insensé.

où fuir ? ... où porter ma honte et mes remords ?

Errant depuis le matin dans ces montagnes, je cherche en vain un

p42

asyle, qui puisse dérober ma tête au supplice... je n' ai point trouvé d' antre assez obscur, de caverne assez profonde pour ensevelir mes crimes. Sous ces habits grossiers, rendu méconnaissable à l' oeil le plus pénétrant, je me trahis moi-même, et baissant vers la terre mon front décoloré, je ne répons qu' en tremblant aux questions qu' on m' adresse. -il me semble que tout, dans la nature, se réunit pour m' accuser... -ces mots terribles retentissent sans cesse à mon oreille : point de repos pour l' assassin ! Vengeance ! Vengeance ! ... - on entend résonner l' écho. *Truguelin se retourne avec effroi.* où suis-je ? Et quelle voix menaçante... ciel ! ... que vois-je ? ... ce pont... ces rochers... ce torrent...

c' est là... là... que ma main criminelle versa le sang d' un infortuné... ô terre ! Entr' ouvre-toi ! ... abîme, dans ton sein, un monstre indigne de la vie... ô mon dieu ! Toi que j' ai si long-tems méconnu... vois mes remords, mon repentir sincère... verse sur moi ce baume consolateur... arrête, misérable ! Et n' outrage plus le ciel par de telles prières ! ... des consolations à toi ! ... cette faveur n' est réservée qu' à l' innocent, tu ne la goûteras jamais. La honte... les larmes... l' échafaud... voilà le sort qui t' attend... et auquel tu ne pourras échapper. *il tombe anéanti sur un banc de rocher, et ajoute d' une voix pénétrée.* ah ! Si l' on savait ce qu' il en coûte pour cesser d' être vertueux, on verrait bien peu de méchants sur la terre. *il est absorbé dans ses réflexions.*
pendant cette scène l' orage a continué.

ACTE 3 SCENE 2

Truguelin, Michaud.

Michaud, *paraît sur le pont ; il arrive en chantant.*

air : (de Toberne) *pendant le jour je bêche.*

*La foudre sur ma tête
gronde sans m' effrayer,
je ris de la tempête,
et brave le danger,
franc, joyeux, charitable,
je crains peu le trépas ;
ce jour n' est redoutable
que pour les scélérats.*

Truguelin, revient de son accablement, comme s' il sortait d' un long sommeil, se lève et s' écrie :
ô ciel ! ... on m' a reconnu ! ... *il regarde dans le fond, et aperçoit Michaud qui descend de la montagne.* funeste conséquence du crime ! ... je ne vois par-tout que des accusateurs. Remettons-nous. *il s' assied, et s' efforce de prendre une contenance assurée.*

p43

Michaud, *finissant l' air.*

banissons l' humeur noire,
et vive les plaisirs !
Travailler, rire et boire,
voilà tous mes desirs.

il va à la porte du moulin, et aperçoit Truguelin.
eh ! L' ami ! Qu' est-ce que vous faites donc là ?

Truguelin.

Je suis à l'abri de l'orage.

Michaud.

Parbleu ! Entrez dans mon moulin, vous serez mieux.

Truguelin, *à part.*

si je pouvais par-là me soustraire aux recherches...

Michaud.

Eh bien ! Est-ce que cela vous fâche ; vous ne me répondez pas ?

Truguelin, *à part.*

acceptons. *haut.* au contraire, mon camarade... je suis on ne peut ps plus reconnaissant...

Michaud.

Vous paraissez accablé... c' est sans doute la fatigue...

Truguelin, *d' un air contraint.*

oui... oui... c' est la fatigue.

Michaud.

Venez-vous de loin, comme celà ?

Truguelin.

De Genève.

michaud.

Et vous allez ?

Truguelin.

à la Couteraye.

Michaud.

Encore sept lieues ! ... vous ne comptez pas y arriver aujourd' hui ?

Truguelin.

Si mes forces le permettent.

Michaud.

Vous trouvez peut-être singulier que je vous questionne aussi librement... ma foi vous m' excuserez, c' est ma manière... je suis rond, loyal, un peu causeur, mais d' une franchise à toute épreuve ; et, voyez-vous, je mettrais aussi peu d' importance à vous raconter mes affaires, que je témoigne d' empressement pour être instruit des vôtres. Avez-vous passé à Sallenche ?

Truguelin.

Ce n' est pas ma route.

p44

Michaud.

Vous avez raison... j' y étais encore il n' y a pas une heure, et j' ai été témoin d' un grand acte de justice.

Il n' est pas, que vous n' ayez entendu parler d' une histoire arrivée ici, il y a 8 ans... d' un jeune

peintre, nommé Francisque, que j' ai trouvé là-bas... de l' autre côté du pont, à moitié mort, et

horriblement mutilé ?

Truguelin, *avec une indifférence affectée.*

cette aventure a fait assez de bruit.

Michaud.

On a cherché long-tems à découvrir les auteurs de ce meurtre sans pouvoir y parvenir ; ils étaient disparus... mais voyez, comme on a bien raison de dire que le crime ne reste jamais impuni... hier soir, le docteur Andrevon, en entrant chez son ami Dufour, reconnaît les assassins de ce pauvre Francisque... il ne perd pas de tems, court les dénoncer aux magistrats ; on se met à leur poursuite, et, comme je vous le disais, je viens de voir conduire en prison le domestique de ce scélérat Truguelin... il a tout avoué... ainsi son affaire ne sera pas longue.

Truguelin, *à part.*

je frissonne !

Michaud.

Qu' est-ce que vous avez donc ?

Truguelin.

L' idée de ce crime est épouvantable.

Michaud, *lui frappant sur l' épaule.*

soyez tranquille. Allez, ils ne le porteront pas loin... les ordres sont donnés... les archers sont en campagne... la moindre chaumière sera visitée... oh ! Il est impossible que le maître échappe... ma foi, quoique je ne sois pas méchant, l' amitié que j' ai pour ce malheureux Francisque, me fait desirer que la punition de ce monstre soit prompte et exemplaire... tenez, voyez plutôt si je ne vous ai pas dit vrai... voilà une brigade qui se dirige de ce côté.

pendant cette scène, l' orage a cessé.

ACTE 3 SCENE 3

les précédens, un exempt, archers.

Michaud *quitte Truguelin et s' avance jusqu' au petit pont de bois.*

Truguelin, *à part.*

un moment plutôt j' étais perdu ! Grand dieu ! ... la rencontre de cet homme serait-elle un de tes bienfaits ? ... voudrais-tu me soustraire au supplice qui m' est réservé ? ... *il se rapproche de Michaud.*

p45

Michaud.

Cherchez-vous quelqu' un, mes bons messieurs ?

L' exempt, *tenant un papier à la main.*

oui, brave homme ; nous cherchons un certain Truguelin, que nous avons ordre d'arrêter, et dont voici le signalement.

Truguelin, *à part*.

je suis perdu.

L' exempt, *lit*.

François Truguelin, âgé de 47 ans, taille de 5 pieds 3 pouces... front élevé... sourcils et cheveux châains, yeux noirs et caves, nez aquilin, bouche moyenne, menton rond, visage long, physionomie fausse, la voix forte, et la démarche hardie, habit vert galonné, une large cicatrice sur le revers de la main gauche.

Truguelin, *à part, et mettant vivement sa main gauche dans la poche de son habit*.

je frémis !

Michaud.

Je ne le connais pas ; mais j' en ai entendu parler.

Truguelin.

C' est un grand coupable, à ce qu' on dit.

L' exempt.

C' est un scélérat que réclame la justice.

Michaud.

Elle fait très-bien ; je l' approuve d' autant plus que je suis l' ami intime du malheureux qui a été victime de ce Truguelin. Mais il n' est pas à présumer qu' il soit resté aussi près des lieux où s' est commis le crime... et où il pourrait être reconnu...

l' exempt.

Oh ! Il n' a pas eu le tems d' aller bien loin : on nous a assuré qu' on l' avait vu s' enfoncer dans ces montagnes...

Truguelin.

Il aura peut-être gagné les bords de l' Arve...

Michaud.

Cela serait très-possible.

L' exempt.

En effet, ce côté étant moins fréquenté...

Michaud.

Il s' y sera cru plus en sûreté, et de là il aura été par Chamouny jusqu' au Buet, où, une fois arrivé, il lui sera très-facile de se soustraire aux recherches.

L' exempt.

Il a raison.

Michaud.

Si vous m' en croyez, vous vous dirigerez promptement vers ces lieux...

p46

l' exempt.

Merci, mes amis.

Michaud.
Ne perdez pas de tems.
L' exempt.
Voilà ce qui s' appelle un brave homme. Adieu.
Truguelin.
Bon voyage, messieurs.
Michaud, *les conduisant jusqu' au-delà du pont.*
sur tout, ne le manquez pas.
Truguelin, *à part, sur le devant de la scène.*
si je pouvais rester jusqu' à la nuit chez cet homme,
j' échapperais peut-être aux recherches... mais qui
m' assurera que le hasard me soit aussi favorable une
autre fois, et qu' une seconde visite...
Michaud, *aux archers.*
songez que l' orage a grossi les torrens... vous ne
pourrez pas passer-là... montez encore... bon...
c' est cela... *on les perd de vue.*
Truguelin, *à part.*
en tout cas, je cours moins de risque en demeurant
ici, qu' en parcourant des lieux où la présence d' un
homme seul excite la curiosité... mais si, sur
quelqu' indice, ce paysan découvrirait en moi le
coupable qu' on cherche, que risqué-je ? Je suis
armé... encore un crime, Truguelin ! ... et tu ne
frémis pas !
Michaud.
Les voilà dans le bon chemin. *il revient.*
Truguelin, *à part.*
est-ce par de nouveaux forfaits que tu veux obtenir
le pardon du premier ?

ACTE 3 SCENE 4

Michaud, Truguelin.
Michaud.
Camarade, il se fait tard ; les chemins sont
mauvais... vous êtes fatigué, et il vous est
impossible d' arriver ce soir à la Couteraye.
Croyez-moi, passez la nuit au moulin ; vous
m' avez l' air d' un galant homme, d' un bon
vivant : je trouverai là-dedans quelques
vieilles bouteilles de vin. J' ai servi autrefois ;
je vous conterai mes aventures, vous m' apprendrez
les vôtres. Insensiblement la nuit se passera, et
demain, aussi matin que vous le voudrez, vous vous
remettrez en route.
Truguelin.
J' accepte volontiers vos offres.

Michaud.

Eh bien, voilà qui est dit. Entrons, vous vous reposerez plus à votre aise. Pendant ce tems, je préparerai notre petit repas ; et qui sait ? Vous aurez peut être le plaisir, avant de vous en aller, de voir arrêter ce coquin de Truguelin.

Truguelin, *à part.*

plaise au ciel que ce ne soit point l' affreuse vérité !

Michaud.

Entrons. *il le prend par la main.* diable ! Vous avez là une terrible cicatrice.

Truguelin.

à part. ô ciel ! *embarrassé.* une cicatrice ! *se remettant et affectant de sourire.* ah ! Oui, à la main ; c' est la suite d' une blessure reçue à l' armée... je vous conterai cela.

Michaud.

C' est presque comme celle que l' officier vient de nous lire. *en riant.* si on allait vous prendre pour le coquin qu' on cherche à présent, cela ne vous amuserait pas, heim ? Je dis cela pour rire au moins, il ne faut pas que cela vous fâche. Allons, je suis bien aise que vous ayez servi ; cela fera que vous ne serez pas en reste vis-à-vis de moi. Entrez donc... que diable ! Est-ce que vous faites des façons ? ...

Truguelin.

Je vous obéis. *ils entrent dans le moulin.*

ACTE 3 SCENE 5

Coelina, Francisque.

ils paraissent sur le haut de la montagne.

Francisque soutient Coelina, qui peut à peine marcher. Quand ils sont arrivés au petit pont, il lui montre le moulin, en lui indiquant que c' est là qu' ils trouveront le repos.

Coelina.

C' est donc ici le terme de notre voyage ?

Francisque fait un signe affirmatif, et la conduit vers le banc où elle s' assied.

Coelina.

Quoi ! Si près de Sallenche ?

Francisque témoigne combien il est affecté de n' avoir à lui offrir qu' un aussi triste asyle.

Coelina.

Ne vous affligez pas, mon père ; Coelina, près de vous, trouvera son bonheur à vous exprimer chaque jour sa tendresse et à vous prodiguer les soins les plus empressés.

Francisque la serre vivement contre son coeur et lui exprime ses craintes de la voir un jour

regretter les grands biens qu' il lui a fait perdre.

p48

Coelina.

Non, mon père, ce ne sont pas les richesses auxquelles je n' avais aucun droit, dont la perte me paraîtra sensible. C' est l' ami de mon coeur que je regrette. Ce cher Stéphany... ah ! Mon père ! ... je l' ai perdu pour toujours.

Francisque la rassure en lui annonçant qu' elle peut encore prétendre à se voir son épouse.

Coelina.

Moi, devenir son épouse ! ... jamais, mon père.

Francisque répète ce qu' il vient de dire.

Coelina.

Comment espérez-vous y parvenir ?

Francisque montre son coeur et le ciel, et répond qu' il réussira.

Coelina.

Puissiez-vous dire vrai ! ... mais l' espoir a fui de mon coeur.

Francisque la rassure encore et va frapper à la porte du moulin.

ACTE 3 SCENE 6

les précédens, Michaud.

Michaud, *ouvre la porte et se jette dans les bras de Francisque.*

c' est vous, mon bon ami ! ... je ne vous attendais pas si vîte... foi de Michaud.

Coelina, *vivement.*

quoi ! Serait-ce là ce bon Michaud, dont les soins généreux et constans vous ont conservé la vie ?

Francisque fait signe que oui.

Michaud.

Est-ce que je n' ai pas l' air d' un honnête homme, mademoiselle ?

Coelina.

Ah ! Mon père, je sens que je l' aimerai presque autant que vous.

Michaud.

C' est vous qui êtes Mademoiselle Coelina ? ...

Coelina.

Oui.

Michaud.

Et par quel hasard vous vois-je dans nos montagnes ?

Coelina.

J' ai suivi mon père.

Francisque paraît souffrir.

p49

Michaud.

Vous semblez affligés ; que vous est-il donc arrivé ?

Francisque soupire et lève les yeux au ciel.

Coelina.

L' hymen allait serrer les plus doux noeuds, j' allais épouser l' ami de mon coeur... mon père jouissait en secret du bonheur de sa fille.

Michaud.

Eh bien ?

Coelina.

Quand un monstre...

Michaud.

Achevez.

Coelina.

Truguelin a découvert le secret de ma naissance.

Encore ce coquin ! ... j' espère qu' il paiera bientôt tout cela.

Coelina.

Que voulez-vous dire ? ...

Michaud.

Qu' on le poursuit... que son domestique est déjà arrêté, et que lui-même ne peut tarder à tomber entre les mains de la justice.

Francisque et Coelina se jettent à genoux par un mouvement spontané, et remercient le ciel.

Francisque exprime à sa fille que c' est un commencement de justice, et qu' il ne faut jamais désespérer de la bonté divine.

Michaud la contemple avec ravissement.

Michaud.

Mais cette chère enfant doit avoir besoin de prendre quelque chose, entrons...

Coelina.

Encore un moment... je me sens oppressée...

Michaud.

Dans ce cas, demeurez au grand air... aussi bien ne faut-il pas vous presser d' entrer là-dedans...

il n' y fait pas beau, du moins, je vous en avertis.

Cela ne ressemble pas du tout aux belles chambres de la ville.

Coelina.

Vous vous moquez, bon Michaud.

Michaud.

Je vais vous chercher quelques fruits. *il entre.*

Coelina.

Mon père, donnez-lui ces effets...

p50

Francisque prend le paquet qu' il avait en entrant, et le porte au moulin.

Michaud, *sortant et apportant un petit panier rempli de fruits.*

pourquoi ne m'avez-vous pas donné cela ? ... je l'aurais serré moi-même.

Francisque passe outre et entre dans le moulin.

Michaud.

Tenez, ma brave demoiselle, voilà des fruits délicieux ; ils sont de notre jardin. Goûtez, goûtez... cela vous remettra.

Coelina.

Excellent homme ! ...

Francisque sort précipitamment du moulin ; il est pâle ; l'épouvante et l'horreur sont peintes sur sa figure ; Michaud et Coelina se lèvent et vont à lui.

Michaud.

Qu'avez-vous ?

Coelina.

D'où naît cet effroi ?

Francisque montre la chaumière à plusieurs reprises en reculant, et leur indiquant qu'elle renferme un homme qu'il craint.

Coelina.

Que voulez-vous dire ?

Michaud.

Cet homme vous aurait-il effrayé ?

Francisque indique que, malgré son déguisement, il l'a reconnu ; il montre sa main à Michaud, et lui rappelle que c'est à ce signe qu'il aurait dû reconnaître son assassin.

Michaud.

Est-il possible ! ... ce serait là Truguelin ?

Coelina.

Truguelin, ô ciel !

Francisque assure que c'est lui.

ACTE 3 SCENE 7

les précédents, Truguelin, *à la croisée du moulin.*

Truguelin, *à part, sans être vu.*

l'absence de cet homme m'inquiète... qu'entends-je ? ... on m'a nommé.

Michaud.

ô malédiction ! Les archers étaient là et je n'ai pas su deviner cela ! ... c'était cependant bien facile... et cette cicatrice... ah, Michaud ! ... Michaud ! ... où avais-tu mis ton esprit ?

Coelina.
Fuyons, mon père ! éloignons-nous de ce méchant
homme ?
Truguelin, *de même.*
j' en sais assez, retirons-nous. *il rentre et ferme
la croisée.*

ACTE 3 SCENE 8

Coelina, Francisque, Michaud.
Michaud.
Gardez-vous bien de vous en aller. Il est encore
tems de réparer ma sottise ; les archers ne peuvent
être fort éloignés ; je vais courir après eux et les
ramener avec moi ; que ce soit ici... là... où le
crime a été commis, que le monstre en reçoive la
punition.
*Francisque arrête Michaud et lui montre le
moulin, en lui faisant entendre que Truguelin
peut s' échapper.*
Michaud.
Vous avez raison... étourdi ! ... j' oubliais que
l' essentiel est de nous assurer des issues.
Commençons par fermer la porte.
*il ferme la porte.
allant vers la croisée.*
visitons ce côté... bon ! Il ne se doute de rien...
veillez soigneusement... avez-vous des armes ?
Francisque tire des pistolets de sa poche.
Michaud.
Gardez celui-ci... il vous servira à tenir notre
homme en respect, s' il tentait de s' évader.... et
donnez-moi l' autre... si mes cris ne peuvent se
faire entendre des archers... ma dernière ressource
sera de lâcher un coup de pistolet pour les
attirer de ce côté...
Coelina.
Allez vite...
Michaud.
Du courage... de la prudence...
Coelina.
Veillez sur mon père...
Michaud.
Le ciel veille sur tous deux.
*Francisque témoigne sa reconnaissance à Michaud,
qui monte rapidement sur le pont, regarde de tous
côtés et disparaît.*

ACTE 3 SCENE 9

Truguelin, Coelina, Francisque.

Coelina.

Demeurez ici, mon père, je vais sur le pont pour découvrir plutôt Michaud, ou appeler du monde s' il s' en présente.

elle monte sur le pont ; Francisque, assis au bord du torrent près la porte du moulin, a le dos tourné à la croisée et regarde sa fille.

Truguelin, rouvre la croisée.

je n' entends plus rien, ils se sont sans doute éloignés... le moment est favorable... mettons-nous, par une prompte fuite, à l' abri de leurs perquisitions.

il monte sur la croisée, descend sur le banc de pierre qu' est placé devant, et de là à terre ; il va doucement jusqu' à l' angle du moulin. Quand il y est arrivé, il aperçoit Francisque à deux pas de lui, alors il recule, et, tirant ses pistolets, il se présente brusquement à lui. si tu fais un mouvement, tu es mort. et il s' éloigne en menaçant toujours Francisque, qui se lève vivement pour prendre son pistolet. Truguelin lâche son coup et le manque. Coelina jette un cri perçant.

Coelina.

Michaud ! Michaud !

on entend dans l' éloignement un second coup de pistolet. Francisque court vivement sur Truguelin et lui coupe le chemin en cotoyant le torrent, de sorte que celui-ci se trouve forcé de revenir du côté de la maison. Coelina est descendue, s' est jetée au-devant de son père et l' a entraîné dans le moulin.

ACTE 3 SCENE 10

les précédens, archers, paysans.

Truguelin fuit par le sentier qui borde le torrent et va traverser le pont du haut, quand un archer se présente le sabre élevé ; Truguelin se jette sur lui, le désarme et le jette dans le torrent ; alors il veut passer outre ; mais plusieurs archers l' en empêchent, et il est forcé de redescendre précipitamment jusqu' auprès du moulin, où se livre un combat très-vif entre lui et les archers, il en reverse un et va échapper à l' autre, quand les paysans armés, se précipitent sr lui et veulent le frapper. Francisque et sa fille sortent du moulin et se jettent au-devant des coups.

ACTE 3 SCENE 11

les précédens, Dufour, Andrevon, Stéphany, Michaud, Tiennette, Faribole.

Dufour, Andrevon, Stéphany et Tiennette *paraissent sur le pont. Michaud voyant ce qui se passe en bas, descend rapidement, se place entre Truguelin et les paysans, et relève les armes dirigées contre Truguelin.* (tableau.)

Michaud.

Mes amis, laissez aux lois le soin de vous venger. L'homme vertueux punit, mais il n'assassine pas.

Dufour, *aux archers.*

faites votre devoir. *on emmène Truguelin blessé et paraissant profondément accablé.*

ACTE 3 SCENE 12

les précédens, excepté, Truguelin et les archers.

Michaud.

Enfin nous en voilà débarrassés !

Dufour, *à Francisque.*

mais que je sache au moins la cause de ce mystère et le motif des persécutions de Truguelin.

Francisque lui présente un papier que Stéphany prend et ouvre avec empressement ; tout le monde s'approche avec intérêt, et paraît en désirer impatientement la lecture.

Stéphany, *lit.*

" un mariage secret m'unissait depuis deux mois à la belle Isoline, lorsque monsieur votre frère la vit et proposa de l'épouser. Vous savez qu'en se mariant il assurait tous ses biens à ses enfans au cas qu'il en eût. Truguelin, dans l'espoir de s'emparer un jour de ce riche héritage, et sans respect pour des noeuds que sa soeur lui avoua, la contraignit dans mon absence à consentir à cette union. "

tous.

Le malheureux !

Stéphany, *continuant.*

" Coelina vit le jour. Désespéré d'avoir perdu mon épouse et voulant conserver sur ma fille les droits que m'assuraient l'hymen et la nature, je l'enlevai aux personnes qui en étaient chargées, et je la fis baptiser sous mon nom. De là le motif de la haine de Truguelin et sa constance à me persécuter. "

Dufour, *interrompant son fils.*
le reste m' est connu. à *Francisque en lui tendant les bras.* vous êtes un brave homme, et je vous rends mon estime.
Andrevon.
Il la mérite.
Coelina, *embrassant Francisque, qui pleure de joie et d' attendrissement.*
ah ! Mon père !
Stéphany, à *Dufour.*
mais sa fille...
Dufour.
Devient la mienne. Demain vous serez unis.
à *Stéphany.* les biens de mon frère me reviennent de droit, je te les donne.
Stéphany.
Pour les rendre à Coelina.
Dufour.
Bien. *il prend Coelina et Stéphany dans ses bras et les presse contre son sein*
Tiennette.
En vérité je ne me sens pas d' aise. *faisant une révérence à Dufour.* excusez, monsieur, mais je n' y tiens pas : il faut absolument que je vous embrasse.
Dufour, *l' embrassant.*
excellente fille !
Faribole.
Ah ça ! On se marie donc ?
Tiennette.
Sans doute.
Faribole.
à la bonne heure... j' aime les noces, moi. On danse, on chante, et puis c' est une occasion de montrer ses petits talents pour les cérémonies. Mais, parbleu, à propos de cérémonies, puisque voilà un méchant de moins et des heureux de plus, c' est bien le cas ou jamais de nous réjouir. M Dufour est trop fatigué pour retourner de suite à Sallenche, pas vrai, monsieur ? Pendant qu' il va se reposer, le père Michaud nous chantera une ronde. Hein ! Qu' en dites-vous ?
Tous
oui... oui...
Faribole.
Allons, père Michaud, quelque chose de joli.
Michaud.
M' y voilà. *tout le monde danse en répétant le refrain.*

ronde

air : *un rigodon, zig, zag, don, don.*

vous le voyez, mes chers amis,
de l' ombre en vain l' on couvre,
les crimes que l' on a commis,
tôt ou tard ça s' découvre.

Soyons bons, francs, vertueux ;
faisons souvent des heureux ;
alors gaîment on danse
le rigodon

zig, zag, don, don,
rien n' échauff' la cadence
comme un' bonne action.

Ne r' poussons jamais l' indigent,
qui nous peint sa disgrâce ;
demain un r' vers, un accident,
peut nous mettre à sa place ;

soyons toujours généreux,
quand on a fait un heureux ;
bien plus gaîment on danse
le rigodon

zig, zag, don, don,
rien n' échauff' la cadence
comme un' bonne action.

Bien des gens croyent trouver l' honneur
au sein de la richesse ;
mais il n' est qu' dans la paix du coeur,
sans ça point d' allégresse.

Aux champs tout comble nos vœux,
on voit, on fait des heureux ;
soir et matin l' on danse
le rigodon

zig, zag, don, don,
rien n' échauff' la cadence
comme un' bonne action.

on forme un tableau grotesque et la toile tombe.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)